

André Jacques, André Marois et Pascal Hierholz, P.J. Poirier

Normand Cazelais

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

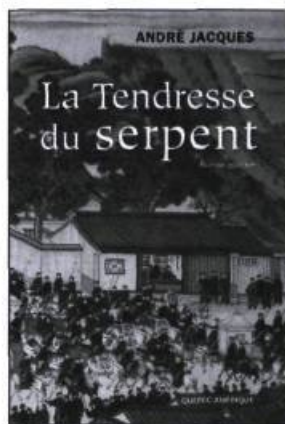
Citer ce compte rendu

Cazelais, N. (2008). Compte rendu de [André Jacques, André Marois et Pascal Hierholz, P.J. Poirier]. *Lettres québécoises*, (131), 32–33.



le moins particuliers qui traversent son existence. Ici, pour ce troisième roman après *Les Lions rampants* et *La commanderie*, il s'agit de deux jeunes Chinois, frère et sœur, tout frais débarqués de l'Empire du milieu, qui ont de précieuses antiquités à écouler. S'y intéressent de près, de très près même, des motards, des mafieux russes et italiens, des fonctionnaires bon teint, des pégriots, des journalistes qui y laissent leur peau. Sans compter des membres de triades chinoises.

Petit extrait. Jobin se fait engueuler par un policier qui connaît l'oiseau : « Ben oui ! Monsieur l'enquêteur de l'armée canadienne voulait jouer tout seul dans son carré de sable, faire son *one man show* puis finir en criant "tara-ta tara..." », comme au cirque quand ils sortent un lapin. Baptême, Jobin, prends-moi pas pour une valise ! »



Classique, je vous dis : l'enquêteur qui agit comme un privé, à sa façon, en marge des forces policières régulières (et officielles), qui garde pour lui les informations qui lui conviennent. Un solitaire qui a ses amours tortueuses, qui aime – que pensez-vous ? – le whisky. Un sympathique délinquant avec lequel le lecteur développe des atomes crochus.

Tout n'est pas parfait : j'aurais biffé des incongruités, des mots agaçants qui font franco-français et qui étonnent dans un tel livre. Le talent d'écriture d'André Jacques s'exprime par de petites touches descriptives qui distillent l'ambiance, qui campent les personnages et leurs univers. Pas d'éparpillements ni de digressions, pas de pseudo-réflexions philosophiques. Ce n'est pas de la grande littérature mais un très bon polar.

Je répète : j'ai aimé. Continuez, monsieur Jacques.

☆☆☆☆ 1/2

André Jacques, *La tendresse du serpent*, Montréal, Québec Amérique, 2008, 494 p., 27,95 \$.

Un classique dans le genre

J'ai aimé.

André Jacques a lu ses classiques. Et les a bien assimilés. La cruauté en moins, on serait presque chez Hadley Chase, avec ce traitement un peu distancié sinon ironique par moments. Une action menée tambour battant, une intrigue ficelée avec tous les rebondissements voulus, des personnages secondaires typés et inquiétants à souhait, des personnages principaux qui sont l'objet de nombreux dangers et, au cœur de tout cela, un enquêteur qui n'en est pas un. Qui réussira, évidemment, à démêler l'écheveau.



ANDRÉ JACQUES

Il s'appelle Alexandre Jobin. Ancien des Services de renseignement de l'armée canadienne, il s'est converti en antiquaire. Mais il y a régulièrement des êtres pour

☆☆☆☆
André Marois (texte) et Pascal Hierholz (dessins), *Passeport pathogène*, Montréal, HélioTropé, 2007, s.p., 19,95 \$.

Le bacille du concept

Voici un livre-concept. Le hic avec ce genre de bouquin, c'est qu'il ne laisse guère de marge de manœuvre une fois le concept arrêté.

Le concept ici est d'associer un texte fort bref, écrit à la main, à des illustrations, également faites à la main, qui sont davantage des esquisses que des dessins (même si la jaquette prétend le contraire). Le tout présenté sous un mode qui s'apparente au sépia.



ANDRÉ MAROIS

Le concept s'appuie sur une livraison graphique fort soignée, à preuve ce merci tout spécial de l'éditeur à une collaboratrice. Il en résulte un produit contrasté juxtaposant des phrases au ton détaché, presque clinique, à de très belles esquisses monochromes qui suggèrent plus qu'elles ne décrivent, qui établissent un climat tout impressionniste. Le pari du concept était donc d'harmoniser ces deux univers si distants.

Il aurait été tenu, n'eût été de deux bogues.

Le premier tient à une graphie qui n'est pas des plus belles. Les lettres ne sont pas toujours bien formées et les lignes montent et descendent, ce qui devient irritant. Procédé plutôt paradoxal, vu le soin apporté au graphisme. A-t-on voulu faire comme si c'était un vrai carnet de notes ? Ce que nous avons sous les yeux n'est guère convaincant.

Le second relève de l'histoire elle-même. Un homme, épidémiologiste de renom, altruiste, toujours prêt à parcourir le monde pour aider ses semblables, rencontre une femme douce et plutôt sédentaire, attachée à sa terre. « Pourquoi, demande-t-elle, tenter de protéger l'ailleurs quand on a des vaches prêtes à vèler dans son étable ? »

Comment le globe-trotter parvient à résoudre ce dilemme cornélien laisse pantois, tant il surgit de nulle part. Ah! la surprise est assurée, mais elle est mal préparée et arrive comme un cheveu sur la soupe!

Une intrigue plus étoffée aurait exigé un texte plus développé. Ce qui convenait mal au concept.

☆☆☆

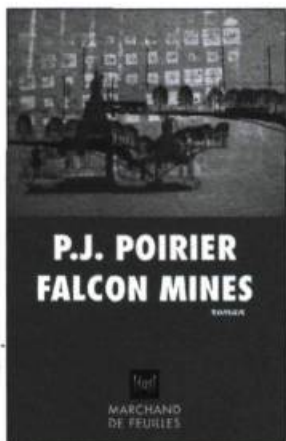
P.J. Poirier, *Falcon Mines*, Montréal, Marchand de feuilles, 2007, 168 p., 19,95 \$.

Inachevé

Falcon Mines m'a laissé sur ma faim.

Ce roman, présenté comme un « thriller syndicaliste », part dans beaucoup de directions : les effets de la mondialisation, les luttes ouvrières, la pornographie dans la vie des couples et les fantasmes des hommes, l'ambition, l'idéalisme et les rêves brisés. Le parcours est toutefois trop rapide pour qu'on puisse en savourer la substance.

Nous sommes dans le nord de l'Ontario, pays minier aux paysages ravagés par des pratiques industrielles qui ont fait leur temps... mais qui perdurent. Hector Lapierre, jeune ingénieur, embauché au Techno Centre qui permet à la société minière de « rester à la fine pointe de la technologie », tentera avec son patron d'en améliorer les performances environnementales. Ce qui est plus facile à envisager qu'à réaliser.



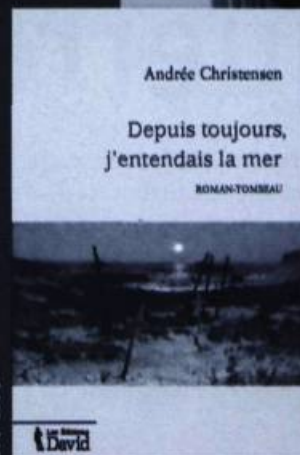
La psychologie est un peu primaire : difficile de faire davantage en moins de 170 pages petit format.

Dès les premières pages, les personnages sont campés, les divergences d'intérêts, exposées, les conflits latents, esquissés. Il y aura une grève qui se terminera mal. Et ça jouera dur, très dur. Dans la tourmente, le ménage en union libre que forment Lapierre et Marie, rêveuse, maladroite, un peu marginale (« On est ensemble pour de vrai! On s'aime... »), en subira les contrecoups : parviendront-ils à se marier?

Le style est concis, la langue est précise, belle parfois... sans toujours réussir à éviter les images stéréotypées (par exemple, « Marie perçut une petite église dressée dans le décor, immuable, fière et résolue »). La psychologie est un peu primaire : difficile de faire davantage en moins de 170 pages petit format. La finale cultive l'ambiguïté. Résultat : une impression d'inachevé, malgré ce cadre très réaliste, presque naturaliste que les émules de Zola ne renieraient pas.

À souligner en terminant : la qualité de la présentation de ce livre — jaquette, papier, infographie.

UN ROMAN INCONTOURNABLE



Depuis toujours, j'entendais la mer

Andrée Christensen

- Prix Émile-Ollivier 2008
- Prix LeDroit 2007 Fiction
- Prix Christine-Dumitriu-Van-Saenen 2007
- Finaliste Prix des lecteurs Radio-Canada 2008
- Finaliste 21^e Prix Trillium

Pas un mot de trop, tous plus beaux que le silence.

P.F. Sylvestre, *L'Express de Toronto*

Je vous recommande ce livre, un roman vraiment fort et profond, et en même temps envoûtant.

Raymond Clouber, *Vous n'en lirez tant*



Douleureuse aurore Christian Milat

FINALISTE
PRIX DE POÉSIE
TRILLIUM



Poésie intime, voire lyrique par moment, mais extrêmement travaillée sur le plan sonore, dans les images, comme chez Verlaine et Rimbaud.

Simon Henchiri, *Le Moustique pacifique*

www.editionsdavid.com
info@editionsdavid.com (613) 830-3336

Les Éditions
David